

plaine de la Metidjah, ch.-l. de sous-préfecture et de division militaire; 8,619 hab. dont la moitié européens. Nombreuses tanneries, teintureries, préparation du maroquin, horticulture très-développée.

Blidah est une des villes les plus florissantes de l'Algérie. Située au pied du petit Atlas, dont elle est séparée par l'Oued-el-Kébir, elle est entourée de tous côtés par des jardins plantés de mimosas, de caroubiers, de figuiers et d'orangers. Du côté opposé à la montagne, dont les flancs boisés lui fournissent des eaux fraîches et abondantes, la ville s'étend sur la plaine de la Metidjah. Joinville, Montpensier, Dalmatie et une foule d'autres villages s'étagent dans la Metidjah, à quelque distance de Blidah, d'où on les distingue à peine, cachés dans des bois d'orangers et de citronniers.

Le marabout voyageur et poète, Mohamed-ben-Yussef, a dit de Blidah : « On l'appelle une petite ville (*Blidah*), mais moi, je veux l'appeler une petite rose (*ourida*). » Au temps de la domination turque, Blidah avait une grande réputation dans toute l'Algérie. C'était une sorte de Capoue musulmane, où l'on aimait surtout à venir pour se reposer, dormir au frais, respirer l'air salubre de la montagne, et s'amuser le plus possible. Aussi les Arabes l'appelaient : Kabah, la Courtisane. En 1825, un terrible tremblement de terre détruisit la ville et ensovelit sous les décombres plus de la moitié de ses habitants. Blidah est maintenant un mélange de constructions arabes et françaises, comme la plupart des villes algériennes, avec des places plantées, des rues bien alignées, quelques édifices importants.

BLIECK, peintre hollandais du xvi^e siècle, auteur d'un tableau du musée de Berlin, signé et daté de 1553, et représentant un *Intérieur d'église* éclairé par un grand nombre de flambeaux.

BLIELKASTEL, petite ville de la Bavière, dans le Palatinat, sur la Blies, à 8 kilom. O. de Deux-Ponts; 1,900 hab. Combat entre les Français et les Prussiens en 1793.

BLIÈME s. m. (bli-è-me). Ichthyol. Espèce de scare de la mer des Indes.

BLIGH (William), navigateur anglais, né en 1753, mort en 1817. Appelé au commandement d'une expédition destinée à importer dans les Antilles l'arbre à pain et d'autres plantes qui croissent dans les îles de l'Océan Pacifique, il découvrit en 1788, au sud de la Nouvelle-Zélande, un groupe d'îles qu'il nomma *les îles du Bounty*; mais, quelque temps après, l'équipage de son navire se révolta, et Bligh fut déposé dans une chaloupe avec dix-huit hommes qui n'avaient pas voulu prendre part au complot. Il navigua plus d'un mois sur cette chaloupe au milieu des plus grands périls, découvrit sur sa route un nouveau groupe d'îles, appelées depuis *îles de Bligh*, et atteignit enfin l'île de Timor, où le gouverneur hollandais Coupang l'accueillit avec empressement. Bligh fit encore d'autres voyages et découvrit l'île du Lagon, puis l'archipel du duc de Clarence. Il fut enfin nommé gouverneur de la Nouvelle-Galles du Sud; mais son excessive sévérité provoqua un soulèvement général, et on le força à s'embarquer pour l'Angleterre en 1808. Il a publié une relation de ses *Voyages dans la mer du Sud* (1790), dont Soultès a donné une traduction en français (1792, in-8°).

BLIGH (sir John DUNCAN), diplomate anglais, né en 1798, est le deuxième fils du quatrième comte de Darnley. Il fit ses études à Eton et à Oxford, fut nommé attaché d'ambassade à Vienne (1820), et devint successivement, à partir de 1829, secrétaire de légation et chargé d'affaires à Florence, secrétaire d'ambassade à La Haye, chargé d'affaires à Saint-Petersbourg pendant quatre ans, et envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire à Stockholm. Transféré avec les mêmes fonctions à Hanovre, en 1838, il conserva ce poste pendant huit ans, et regut à son retour en Angleterre une pension et la croix de chevalier commandeur de l'ordre du Bain. Il est docteur en droit civil de l'université d'Oxford, et gouverneur adjoint du comté de Kent.

BLIGHIE s. f. (bli-ghi — de *Bligh*, nom propre). Bot. Genre de sapindacées des Antilles, dont le fruit contient une substance blanche et charnue, recherchée comme aliment.

BLIGNI s. m. (bli-gni; gn mll.). Art culin. Pâté de poisson fort estimé des Russes.

BLIGNIÈRES (Jean-Jacques-Célestin-Pantaléon LE BARBIER DE), écrivain pédagogique, né à Paris en 1797. Chef d'institution de 1820 à 1849, il a publié quelques ouvrages d'éducation; mais il s'est fait connaître surtout par de nombreuses éditions refondues des ouvrages de l'abbé Gauthier, son maître, faites en collaboration avec Demoyencourt et autres. — Son fils, Auguste de BLIGNIÈRES, mort en 1853, a laissé, entre autres écrits, un remarquable *Essai sur Amyot*, couronné par l'Académie; et des *Essais et mélanges littéraires* (1854).

BLIGNY-SUR-OUCHIE, bourg de France (Côte-d'Or), ch.-l. de cant., arrond. et à 18 kil. N.-O. de Beaune; pop. aggl. 1,151 hab. — pop. tot. 1,393 hab. Fabriques de chapeaux, tanneries. Restes d'un château fort ruiné en 1478; vestiges de voie romaine; célèbre colonne haute de 8 mètres, que l'on croit avoir été élevée en l'honneur de Constance Chlore.

BLIN s. m. (blin — v. fr. *belin*, béliet, machine à frapper). Mar. Sorte de béliet, machine avec laquelle on enfonce les coins, lorsqu'on veut qu'un vaisseau quitte le chantier pour se lancer à la mer; on s'en sert aussi pour assembler les pièces des mâts. « Cercle de fer placé sur l'avant des vergues, pour soutenir les bouts-dehors. » On dit aussi **BLIN**. — Techn. Une des pièces de l'ourdissoir.

BLIN (SAINT-), bourg de France (Haute-Marne), ch.-l. de cant., arrond. et à 31 kilom. N.-E. de Chaumont; pop. aggl. 581 hab. — pop. tot. 597 hab.

BLIN (F.), dessinateur et graveur français, travaillait dans la première moitié du xvi^e siècle. Sa manière, selon M. Le Blanc, se rapproche de celle de Maupérché. On connaît de lui cinq eaux-fortes : *Jacob et l'ange*, *Tobie et l'ange*, un *Paysan au pied d'un arbre*, un *Pêcheur* et un *Berger*.

BLIN (Fr.-Pierre), constituant, né à Rennes en 1758, mort en 1834. Il vota constamment avec la gauche et contre le parti de la cour, ce qui ne l'empêcha point, en 1814, de se rallier avec enthousiasme à la Restauration, qui le nomma conseiller de préfecture. — Son frère, Joseph BLIN, né en 1763, mort en 1834, fut député au conseil des Cinq-Cents, s'opposa avec énergie au coup d'Etat du 18 brumaire, et remplit, jusqu'en 1815, les fonctions de directeur des postes à Rennes.

BLIN (François), paysagiste français contemporain, né à Rennes en 1827, mort en juillet 1866. Il eut pour maître M. Picot, l'un des chefs de l'école académique; mais il n'apprit de lui que le maniement du pinceau, et il suivit sa propre inspiration dans les paysages qu'il exécuta le plus souvent d'après nature. L'exposition pour son début, au Salon de 1852, une *Vue des côtes de Bretagne* et un autre paysage animé par une troupe de *Bohémiens*. Il prit part à toutes les expositions qui eurent lieu à Paris, de 1852 à 1866, sauf à celle de 1855. Les deux tableaux qu'il envoya au Salon de 1859, le *Matin dans la lande* et *Après l'orage*, furent très-remarqués et méritèrent de l'être, pour leur facture sobre et ferme et surtout pour leur expression pénétrante de solitude et de silence. M. Blin avait trouvé la direction la plus favorable à son talent. Il s'attacha, dès lors, à reproduire sur la toile la poésie des sites les plus âpres, la mélancolie des plages de la Bretagne, la tristesse solennelle des grands bois, la désolation des landes de la Sologne. Ce sont là, il faut l'avouer, des motifs peu intéressants pour le vulgaire et peu propres au développement des qualités prises par les académies. Aussi M. Blin n'obtint-il pas les faveurs des membres de la quatrième classe de l'Institut. Ce ne fut qu'en 1865, après la reconstitution du jury des expositions, qu'il fut médaillé. A dire vrai, le tableau qui lui valut cette récompense, un *Soir d'été en Sologne*, était le meilleur qu'il eût encore produit. Parmi ses autres ouvrages, nous devons citer encore : un *Souvenir de la Creuse*, commandé par le ministère d'Etat et exposé en 1863, et une *Châtaigneraie*, exposée en 1864.

BLIN DE SAINMORE (Adrien-Michel-Hyacinthe), littérateur et poète, né à Paris en 1733, mort en 1807. Issu d'une famille ruinée par le système de Law, le jeune Blin commença sa carrière dans les conditions les plus tristes, les moins favorables, et le malheur imprima à son caractère timide et peu expansif une certaine défiance sombre et farouche, bien faite pour repousser quiconque ne le connaissait point. On ne sait rien de ses débuts dans la vie, sinon qu'il fut élève du collège du cardinal Le Moine avant de se vouer à la culture des lettres, de la poésie légère. Son premier ouvrage, qui date de 1752, est un poème des plus médiocres, intitulé *la Mort de l'amiral Byng*; puis il publia des héroïdes : *Sapho à Phaon* (1760); *Biblis à Caumus* (1760); *Gabrielle d'Estrees à Henri IV* (1761), etc. Les jeunes poètes, vers ce temps-là, encouragés par le succès de ce genre de poésie, mis à la mode par Colardeau, débutaient volontiers par des héroïdes, genre faux, même chez celui qui en fut le maître. Ovide, en effet, n'en rachète la fausseté que par quelques vers heureux. Blin, qui s'en était engoué comme tant d'autres, eut l'idée d'adresser à l'auteur de la *Henriade* son héroïde de *Gabrielle d'Estrees*, et il regut de Voltaire une réponse en remerciement, dont quelques traits formulèrent le reproche que l'on peut faire à toutes les héroïdes. Le goût fin du grand écrivain devait naturellement être choqué du ton obligé de ces sortes de poèmes; mais il était sensible aux hommages des jeunes débutants, et il leur répondait toujours gracieusement, non toutefois sans indiquer d'une main légère ce qui lui déplaisait dans les vers qui lui étaient adressés. Dans le miel parait quelquefois l'aiguillon de l'abeille, comme on en peut juger par la réponse que Voltaire fit à Blin :

Mon amour-propre est vivement flatté
De votre écrit; mon goût l'est davantage.
On n'a jamais, par un plus doux langage,
Avec plus d'art blesé la vérité.

Pour Gabrielle, en son apoplexie,
Aucuns discours qu'elle parle longtemps;
Mais ses discours sont si vrais, si touchants,
Elle aime tant, qu'on la croirait guérie.
Tout lecteur sage avec plaisir verra
Qu'en exprimant, l'aimable Gabrielle
Ne pense point que Dieu la damnera
Pour aimer trop un amant digne d'elle.

Avoir du goût pour le roi Très-Christien.
C'est œuvre pie; on n'y peut rien reprendre.
Le paradis est fait pour un cœur tendre,
Et les damnés sont ceux qui n'aiment rien.

Blin n'en continua pas moins à composer des héroïdes : *Jean Calas à sa femme et à ses enfants* (1765); *Lettre de la duchesse de La Vallière à Louis XIV* (1773), etc. Tous ces fades petits poèmes ont été réunis et publiés sous le titre d'*Héroïdes* ou *Lettres en vers* (1774, in-8°).

En 1771, Blin publia une *Épître à Racine*, qui fut louée avec exagération par quelques critiques, et traitée par La Harpe d'œuvre vide de sens, de galimatias. Le critique, irrité de ce qu'on avait osé dire que cette épître à Racine était écrite dans la langue de Racine, prit la massue d'Hercule pour terrasser un mulot. Ce fut bien pis encore lorsque Blin, aspirant à se faire un nom au théâtre, eut fait jouer, en 1773, sa tragédie d'*Orphanis*, qui fut assez goûtée. La pièce ayant réussi, La Harpe ne se contenta plus. Était-ce un rival qui s'annonçait? Il s'attaqua au plan d'*Orphanis*, qui est mal conçu en effet; mais avec quelle rage! Quant au style, il en parle avec cette insolence qui lui était ordinaire, quand il s'agissait d'un auteur peu à craindre et qu'il voulait empêcher de le devenir. « On remarque, dit-il, dans cet *Orphanis*, des vers plus ineptes et plus ridicules les uns que les autres... L'auteur ne sait, le plus souvent, ni ce qu'il veut ni ce qu'il doit dire. Dans la scène de Sésostrius avec l'envoyé crétois, ce dernier dit, en parlant de la fille d'Idoménée :

Le sang de Jupiter peut prétendre, je crois,

A l'honneur de s'unir au sang des plus grands rois.
L'auteur n'a pas songé que ce n'est pas un honneur pour le sang de Jupiter de s'unir au sang des rois, mais que c'en serait un au sang des rois de s'unir au sang de Jupiter. S'il n'y avait dans un ouvrage qu'une faute de cette espèce, on pourrait la pardonner, mais en commettre à tout moment de pareilles, c'est n'est pas seulement manquer de talent, c'est manquer d'esprit. » Nous ne nous arrêterons pas plus longtemps sur ce genre de critique, aussi outrepassante que platement pédante, dont La Harpe usait fréquemment dans son *Mercur* contre les auteurs qu'il voulait écarter de la scène.

Le succès d'*Orphanis*, dû en partie à la jeune et belle actrice Mlle Raucourt, n'enrichit pas plus Blin de Sainmore que ses héroïdes. Il avait largement et courageusement payé son tribut à la misère, cette compagne presque inséparable de la poésie, quand, en 1776, la fortune se lassa de lui être contraire. Il fut alors nommé censeur royal et obtint une pension sur la *Gazette de France*. En 1779, il fonda la *Société philanthropique* et en devint le secrétaire perpétuel. Blin se dévoua vaillamment à cette bonne œuvre et obtint la souscription du roi Louis XVI. Ne connaissant que trop le malheur, il eût pu prendre pour devise ce vers que Virgile met dans la bouche de Didon :

Haud ignara mali, miseris succurrere disco.

Cette institution de bienfaisance et les lettres de Blin dans le *Journal de Paris* mirent notre personnage en évidence. En 1786, il devint garde des archives, secrétaire, historiographe, et on le décora des ordres de Saint-Michel et du Saint-Esprit.

La Révolution, bientôt après, arrêta le cours de cette prospérité, et Sainmore, créature de l'ancien régime, retomba dans la misère. Fort heureusement pour lui, une somme de 2,000 écus fut envoyée au pauvre et doublement pauvre poète par la grande-duchesse de Russie, dont il avait été, durant quatorze ans, le correspondant littéraire à Paris. C'était, on peut le dire, un secours tout à fait providentiel. Le gouvernement impérial l'arracha à cette situation précaire en le gratifiant d'une agréable sinécure, d'une de ces places qui se sont toujours fort recherchées par les gens de lettres, parce que, sans parler de la feuille d'émargement, elles conviennent on ne peut mieux à la nature de leurs travaux. Sainmore fut nommé, en 1805, conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal. Désormais à l'abri du besoin, il se remit à rimer sur toute sorte de sujets, et inonda de ses boutades les recueils littéraires du temps. De cette époque datent aussi diverses traductions; citons celle des psaumes, des pastorales de Gessner, des idylles de Bion, des odes d'Horace et de Sapho. Le talent de Sainmore manque de souffle et d'ampleur; il est doux, facile, mais un peu compassé et monotone. Vieille poésie, abus de la mythologie, des *Ris* et des *Grâces*, timidité, étroitesse, rien des hardiesses modernes, une grâce terre à terre, voilà l'écrivain en quelques mots. Blin de Sainmore, homme de bien, remarquable par ses qualités morales, son désintéressement, la noblesse de son caractère, littérateur dont Voltaire faisait cas, n'eut point la douleur de voir l'avènement du romantisme et « mourut paisiblement, la plume à la main, » fort à propos, d'ailleurs, car alors il avait, dit-on, la malheureuse pensée de publier ses *Œuvres complètes*. Mieux vaut, après tout, l'oubli que le ridicule! Tout, du reste, dans son œuvre, n'est pas à mépriser. Il savait le grec, et il a laissé une traduction du premier acte d'*Edipe roi*, de Sophocle, qui n'est pas sans mérite.

A propos de l'héroïde de *Biblis à Caumus*, Sainmore adressa des vers à une demoiselle qui savait

... Briller tour à tour
Dans les soupers et sur la scène.

Nous soupçonnons qu'il s'agit ici de Mlle Raucourt. La pièce finit fort galamment, comme on va le voir :

Vous qui joignez l'esprit à la beauté,
Et l'enjouement folâtre au don touchant des larmes,
Si Biblis avait eu vos talents et vos charmes,
Caumus à ses transports n'eût jamais résisté.

Un des meilleurs morceaux de Blin est peut-être cette épigramme contre l'ambition d'une reine anonyme et intrusive :

La Maintenon dit un jour à son frère :
Le croirois-tu ? le trône, la grandeur
Dont j'ai jadis tant brigué la chimère
Ne laissent plus que vide dans mon cœur;
La mort peut seule, en ma triste misère,
Me rendre heureuse. — Ah! dit l'autre, en fureur,
Vous comptez donc épouser Dieu le Père!

Blin de Sainmore n'osa pas d'abord signer cette pièce, et, dans l'*Élite des poésies fugitives* (tome IV), le nom de Mme de Maintenon n'est indiqué que par une pudique initiale, assez transparente d'ailleurs.

Malgré la médiocrité de son talent, Blin fut sur le point, quelques mois avant sa mort, d'être élu membre de l'Institut; c'était en 1807. Portalis venait de mourir; on manquait de candidats ayant des titres suffisants pour le remplacer, et la classe de grammaire et de littérature n'avait à choisir qu'entre d'assez maigres sujets. Blin, qui s'était déjà présenté deux fois, se présenta de nouveau. Il ne fut pas élu; mais, en revanche, on le chassonna en compagnie de ses concurrents, y compris le concurrent heureux, le chansonnier Laujon. Beuchot, le savant bibliographe, qui joignait à ses connaissances étendues le talent de fort bien tourner le couplet, mit en petits vers l'histoire de cette embarrassante élection dans une pièce intitulée : *Chanson sur la nomination de Laujon à l'Institut*, sur l'air : *Toujours seule, disait Nina* (chanson de Laujon). On y lisait :

Nous avions au sénat savant
Un fauteuil de vacant
Quand,
Pour le remplir, s'offrent soudain
Ximènes, Plis, Blin,
Gin.

Courant aussi se présente.
Laujon vint, qui les repoussa;
Il s'avança,
Et dit comme ça :
Dame! me voilà,
Me voilà.
La.

Laujon l'emporta sur Blin et fut nommé; peut-être était-ce avec justice, car, plus que Blin, il avait une sorte d'originalité dans son genre; mais on dut être assez étonné de voir un tel successeur donné à Portalis.

Citons de Blin, outre les écrits dont nous avons déjà parlé : la *Requête des filles de Suleyca à la reine* (1774); des *Épîtres* à Voltaire, au duc de Richelieu, au cardinal de Bernis, à Mlle Raucourt et à divers personnages; *Joaachim ou le Triomphe de la piété filiale*, drame en trois actes, en vers, suivi d'un choix de poésies fugitives (1775, in-8°); *Histoire de Russie, depuis l'an 862, etc.* (1798-1799, 2 vol. in-4°); *Eloge historique de Phélieppeux d'Iherbault, archevêque de Bourges*. Sainmore nous a donné une collection, souvent consultée par les amateurs de l'ancien Parnasse, c'est l'*Élite des poésies fugitives* (Paris, 1789 et suiv., 5 vol. in-12). La matière des deux derniers tomes a été recueillie par Luneau de Boisgermain. Quelques pièces de Blin, assez médiocres, figurent dans cet ouvrage, où il y a un peu de tout, et quelques perles dans beaucoup de fumier.

BLIND (Charles), révolutionnaire badois, né à Mannheim vers 1826. Il participa quelque temps à la rédaction des feuilles libérales qui se publiaient à Mannheim. Après la révolution de Février 1848, il fut mêlé aux troubles qui éclatèrent à Carlsruhe. Plus tard, il se joignit à l'expédition de Struve. A Stauffen, il combattit sur les barricades, fut arrêté, puis condamné aux travaux forcés. Rendu à la liberté, il fut envoyé à Paris par le gouvernement provisoire, se mêla aux luttes des partis, fut mis en prison, puis expulsé de France. Alors il se retira en Amérique.

BLINDAGE s. m. (blain-da-je — rad. *bli. -re*). Art milit. et mar. Action de blinder, assomblage de blindes : *Faire un BLINDAGE. Réparer un BLINDAGE. Le blindage d'une batterie, d'un vaisseau de guerre.*

— Ponts et chauss. Appareil en charpente au moyen duquel on consolide les parties ébouleuses d'une tranchée ou d'une galerie de mine.

— Encycl. Fort. On peut distinguer deux espèces de blindages : les *blindages de tranchée* et les *blindages de place assiégée*. Les blindages de tranchée sont les blindages proprement dits, ceux qui se construisent avec des blindes. Par ce travail, l'assiégeant se met à l'abri des feux de l'ennemi, alors qu'il est trop près du corps de place pour pouvoir se défendre. Les tranchées sont ouvertes en galeries et couvertes par un toit en fascines et en terre, sur une épaisseur suffisante pour pouvoir arrêter les projectiles. Ce toit est soutenu par des blindes verticales, dont le plan est parallèle à l'axe de la descente, et placées deux à deux dans une position symétrique par rapport à cet axe. Elles laissent entre elles la largeur du passage. Deux sys-